
LES PETITES FUGUES, FESTIVAL LITTÉRAIRE
ITINÉRIANT

DU 14 AU 26 NOVEMBRE 2016

HÉLÈNE GAUDY



Crédit photo © Esther Berelowitsch

L'auteur :

Hélène Gaudy est née à Paris en 1979. Plasticienne de formation, elle explore le rapport texte/image et la manière dont les lieux influencent un récit.

Dans ses romans, elle met en place des lieux incertains, faits de souvenirs et de clichés détournés, qui nourrissent et influencent les personnages. Elle s'intéresse aux moments de basculement, aux infimes décalages, quand l'environnement et ceux qui l'habitent prennent une inquiétante étrangeté.

Dans son dernier livre *Une île, une forteresse*, publié aux éditions Inculte (2016), Hélène Gaudy arpente un lieu de mémoire, Terezin, devenue antichambre d'Auschwitz pendant la seconde guerre mondiale, une ville dont chaque logement a été une prison.

BIBLIOSIAPHIE :

- ◆ *Vues sur la mer*, roman, éditions les Impressions nouvelles, 2006
- ◆ *Atrabile*, roman jeunesse, éditions du Rouergue collection DoAdo, 2007
- ◆ *Une chic fille*, roman collectif, éditions Naïve, 2004
- ◆ *J'ai l'habitude de courir et pleurer*, recueil en collaboration avec l'Institut français de Tunis, éditions Elyzad, 2009
- ◆ *Si rien ne bouge*, roman jeunesse, éditions Le Rouergue, 2009
- ◆ *En plein dans la nuit*, roman avec Bertrand Deprez, éditions Thierry Magnier collection Photoroman, septembre 2011
- ◆ *Quand j'étais Cagibi*, roman jeunesse, éditions du Rouergue collection ZigZag, 2013
- ◆ *Plein Hiver*, roman, Actes Sud, 2014
- ◆ *Je veux enlever la nuit*, roman jeunesse, éditions Cambourakis, 2015
- ◆ *Une île, une forteresse*, roman, éditions Inculte, 2016

PRÉSENTATION SÉLECTIVE DES LIVRES :

- ◆ *Vues sur la mer*, roman, éditions les Impressions nouvelles, 2006

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



Imaginez qu'une femme (elle s'appelle Jeanne) arrive dans un hôtel (avec vue sur la mer) et s'y installe sans trop penser à rien (elle est en fugue). Imaginez aussi les personnages qui gravitent autour d'elle dans cet univers très singulier (le compagnon abandonné, le réceptionniste, la serveuse, le couple de vacanciers avec deux enfants).

Imaginez encore que l'histoire de cette arrivée se répète sept fois, mais toujours autrement, car l'hôtel n'est jamais au même endroit

(à la fin, on est même en pleine montagne) et qu'à chaque reprise Jeanne et les autres personnages (ils portent toujours les mêmes noms) se rencontrent, se rapprochent, se perdent d'une façon qui se ressemble sans se ressembler tout à fait.

Enfin, laissez-vous emporter par l'imagination d'Hélène Gaudy, qui invente avec ces bribes élémentaires la plus subtile histoire d'amour et de solitude emmêlés. Cette jeune auteure construit peu à peu un premier roman des plus originaux aux accents souvent durassiens, un récit-kaléidoscope autour du besoin de se mettre en retrait et de ce qu'un refuge a parfois d'illusoire. Son observation aiguë des rapports humains d'aujourd'hui et son habileté à nouer une intrigue avec les éléments les plus simples font de *Vues sur la mer* une véritable révélation.

Extraits de presse :

. Article publié dans *Madame Figaro*, 10 novembre 2006, par Alexandre Fillon

Le beau et fragile premier roman d'Hélène Gaudy raconte l'histoire de Jeanne et d'Adrien. Enfin ... surtout celle de Jeanne. La jeune femme s'est construite mentalement un hôtel avec vue sur la mer. Un édifice bancal qu'elle façonne et peaufine, un « *petit refuge de coin de crâne* ».

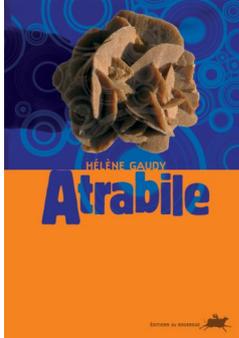
Le réceptionniste des lieux, forcément, s'ennuie derrière son comptoir. Il y a un hall, un escalier, une moquette miteuse et des chambres toutes semblables les unes aux autres. En sept variations, Hélène Gaudy se livre à un brillant exercice de style. (...) Les détails et le décor varient, mais pas le plus important. Jeanne a pris le large, a laissé Adrien en plan. Il faudra pourtant songer à rentrer.

. Article publié dans *Le Vif - L'Express*, par Ghislain Cotton

Dès que son compagnon lui a tourné le dos, une femme imagine sa propre évasion du train-train quotidien. Elle partirait au hasard et louerait une chambre dans un hôtel avec vue sur la mer. Au fil des sept chapitres, elle se construit ce séjour dans un hôtel chaque fois différent, où elle croise des personnages, parfois différents eux aussi ou déjà rencontrés lors d'un autre des ces séjours imaginaires. Le propos est astucieux et permet de couvrir tout le spectre des sentiments, des frustrations et des mélancolies de la songeuse en les projetant dans ce qui pour elle devient une possible réalité, mais une réalité « choisie », qui émane d'elle comme l'aura inconsciente de son mal de vivre. Une sacrée cure psychanalytique en somme, moins les coûts exorbitants. Mais aussi un regard tout en finesse sur les faux-semblants de la vie de couple quand elle devient solitude en commun.

◆ *Atrabile*, roman jeunesse, éditions du Rouergue collection DoAdo, 2007

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



Un ado fugue quelques jours et se réfugie dans l'appartement de son grand-père mort. Il s'est choisi un nom secret *Atrabile*, joue au mystérieux et au mélancolique, mais il finit par reprendre langue avec une jeune fille ainsi qu'avec son père. "*Atrabile*", en dépit de son sujet, est un livre emmené par une vraie envie de vivre, un imaginaire assez singulier qui donne une tonalité plutôt joyeuse. C'est un livre qui aborde la question de la transmission, de père en fils, souvent difficile, la difficulté à parler. On a ainsi trois générations qui sont décrites, trois *Atrabiles* très émouvants.

Extrait de presse :

. Article publié dans *Télérama*, 9 juillet 2007, par Erwan Desplanques

Tous les deuils familiaux sont des apocalypses. A la mort de son grand-père, Thomas décide donc se faire appeler *Atrabile*. Cette mélancolie lui va comme un gant. D'une plume tendre et ciselée, Hélène Gaudy croque la fugue de l'adolescent vers l'appartement vide de son aïeul, sur la Côte d'Azur. Et décrit une redécouverte post mortem du vieil homme, à travers sa collection de photos, de timbres ou de papillons. Un texte touchant, habité, plein de souffle et de promesses...

◆ *Si rien ne bouge*, roman jeunesse, éditions Le Rouergue, 2009

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



Hélène Gaudy
Si rien
ne bouge

Nina et ses parents ont invité une adolescente, Sabine, à partager leurs vacances d'été. L'invitée va rapidement perturber ces belles vacances et les bons sentiments des parents.

Sous l'influence de Sabine, Nina va être entraînée dans des jeux dangereux.



Extraits de presse :

. Article publié dans *Le Choix des libraires*, 26 juin 2009

Avec la précision d'une entomologiste, Hélène Gaudy ausculte une famille bien sous tous rapports, confrontée à l'irruption d'une gamine étrangère à son milieu. Dans le paysage tranquille d'une île du Sud, adultes et adolescents vont être entraînés dans une spirale dangereuse. Minutieusement, chaque phrase nous emporte plus loin encore dans l'exploration d'une amitié fabriquée, intense et cruelle, dans une montée permanente de la tension.

Comme chaque année depuis sa naissance, Nina, 14 ans, passe l'été sur une île méditerranéenne. Fille unique, elle vit dans l'ombre de ses parents. Mais cet été-là, une adolescente de deux ans plus âgée, Sabine, les accompagne. Issue d'un milieu modeste, peut-être disloqué, c'est une gamine mutique et sans charme qui, sitôt sur place, ne fait aucun effort pour se montrer reconnaissante des vacances qu'on lui offre. Cachée dans la pinède, la maison avec piscine est un lieu protégé où, année après année, les vacances se déroulent selon un rythme immuable, comme si le temps ne passait pas, sans aucun drame ni fissure. Où, surtout, Nina semble vouée à ne jamais grandir.

Sabine, par sa seule présence, perturbe cet équilibre familial. Nina croyait lui ouvrir son univers mais c'est elle qui l'attire dans son orbite, impose ses rires forcés, sa brusquerie, son inactivité. Les parents finissent par la trouver vulgaire, cette fille qui ne sait même pas se tenir à table. Dont les airs butés leur opposent une résistance insupportable. Dont l'influence sur leur fille est difficile à mesurer.

Qui est-elle vraiment, cette Sabine ? Dit-elle la vérité sur sa famille ? Ne cache-t-elle pas derrière ses airs bonasses une étrange cruauté ?

Quand, au duo des filles, vient s'agglomérer Toni, un jeune du village, les belles vacances basculent dans un jeu féroce. De sorties nocturnes en échappées sur les plages, Nina et Sabine sont désormais deux vilaines filles des contes dont on peut craindre le pire. Désœuvrées et saisies d'une nouvelle sensation de puissance, elles testent sur les autres et notamment sur leur jeune voisin, Alban, de nouveaux rapports de force. Jusqu'à ce que les choses aillent trop loin. Nina et sa famille découvrent alors jusqu'où ils sont prêts à aller pour que rien ne bouge.

. Article publié dans *La Marche aux pages*, 1^{er} mai 2010

(...) L'écriture d' Hélène Gaudy, que l'on pourrait d'abord qualifier de simple, se révèle très travaillée, capable par exemple d'introduire avec peu de moyens, des nuances fines dans les ambiances, les sensations ou les sentiments ; mais aussi très personnelle, notamment dans l'utilisation un peu décalée qui est faite de la ponctuation, ou l'intégration systématique des dialogues à la narration (ni tiret, ni guillemet, ni renvoi à la ligne).

Mais la force de ce récit vient de ce qu'il se tient à la frontière de plusieurs genres (roman social, thriller, roman d'apprentissage, fantastique) sans jamais trancher tout à fait. Si le pacte de lecture est un peu malmené, Hélène Gaudy ne nous réserve pas de chute ou de basculement spectaculaire et l'on a finalement l'impression d'être resté au plus près d'une certaine forme d'épaisseur humaine.

◆ *En plein dans la nuit*, roman avec Bertrand Depez, éditions Thierry Magnier collection Photoroman, septembre 2011

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



À cause d'un livre lu à haute voix en classe et des railleries de la classe entière, Julien s'est battu comme un chien. Puis il a quitté en douce le collège, par le trou dans le grillage derrière les sapinettes. C'est là qu'il a trouvé le flingue. Avec Chen, son ami, ils vont trouver quoi en faire: tuer le big boss, l'ennemi intime, parce que tout le monde a un big boss...

C'est une histoire de trahison, de lâcheté, de tentation. Comment on peut laisser tomber un ami pour se fondre dans le consensus de la classe, ne pas faire de vague.

Extrait de presse :

. Article publié dans *La Cause littéraire*, 3 décembre 2011, par Laetitia Steinbach

« *C'est toujours pareil avec la colère. Ça commence tout doux et puis ça monte comme les montagnes, les montagnes russes. J'ai les mains qui s'affolent, j'ai les bras qui se tendent. Le creux. Au ventre. Ça mord. Je frappe.* »

En plein dans la nuit résonne comme un coup, un coup bref reçu en plein plexus, un coup qui laisse pantelant, le souffle court, bref à l'instar des phrases juxtaposées d'Hélène Gaudy.

En plein dans la nuit, c'est l'histoire de Julien, collégien, qui plein de rage et de cris s'enferme sur lui-même au point de ne plus se voir comme une créature humaine, mais comme un animal acculé par les autres, par « *ceux qui ne font pas d'efforts. Ceux qui me regardent par en-dessous. Ceux qui me provoquent et puis ceux qui ont peur* ». Jusqu'au jour où, à la suite d'une bagarre en cours, il s'enfuit par la haie de sapins qui entoure le collège et y trouve, enfoui entre les racines, un revolver. Revolver qui devient le prolongement organique et quasi mystique de lui-même, et qui lui insuffle l'énergie nécessaire à la vengeance, la sienne mais aussi celle de son camarade malmené, Chen.

Smith & Wesson, Julien et Chen, le roman se transforme en road-movie nocturne, à l'issue incertaine mais nécessairement violente. La langue est tellurique, âpre comme le fond d'un bois, les sensations se percutent, kaléidoscopiques, au fil des pulsations artérielles de Julien :

Les étranges photographies de Bertrand Desprez qui créent la narration et ouvrent le roman, suscitent elles aussi des sensations déroutantes et dérangeantes. Quelque chose n'est pas à sa place : les deux héros dans leur équipée brutale, les camarades de Julien et Chen - atroces de vérité dans leur banale cruauté d'enfants - ou alors nous, lecteurs, qui avons oublié ce que peut être la férocité enragée des sentiments mis à nus par la jeunesse ?

Roman du chasseur, mais aussi roman du gibier, *En plein dans la nuit* nous tient en haleine, tendus comme un arc. La métaphore est forcément cynégétique et nous rappelle inévitablement l'angoissant *Je ne mourrai pas gibier* de Guillaume Guéraud (Le Rouergue, 2006). Et la lecture nous laisse vaguement mal à l'aise, en léger décalage avec la réalité, cette réalité bien rassurante de l'adolescent rebelle, mais gentil au fond, à laquelle on se raccroche. On suit avec angoisse, et parfois incrédulité ce nouveau Saint Julien l'Hospitalier, dont Flaubert disait que lorsqu'il paraissait, « *le ciel était rouge comme une nappe de sang* ».

◆ *Quand j'étais Cagibi*, roman jeunesse, éditions du Rouergue collection ZigZag, 2013

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



Amy est devenue Cagibi un vendredi. Au petit-déjeuner, personne ne l'écoute - ni sa mère, ni son père ni sa grande sœur Rosa. Alors elle s'enferme dans le cagibi et décide de ne pas en sortir, tant pis pour sa sortie scolaire, pour le repas de pâtes à la tomate et pour tout le reste ! Dans son cagibi, c'est tout petit : une fois installée, il n'y a rien d'autre à faire que ... écouter, réfléchir, imaginer. Au fond, ça fait du bien, un petit coup de cagibi, tout le monde devrait y penser !

Un roman tendre et drôle sur une petite fille en colère qui dompte ses émotions et se rassure sur sa place dans sa famille.

Extrait de presse :

. Article publié dans *Culturopoing*, 9 février 2013

(...) *Quand j'étais Cagibi* porte un regard juste et tendre sur cette période de la vie où l'on attend déjà de devenir quelqu'un d'autre - tout en rêvant secrètement de rester le même ...

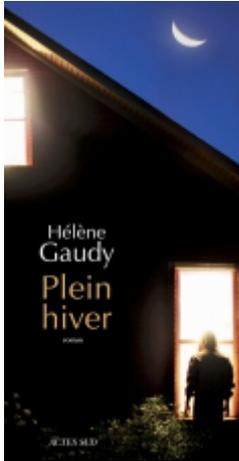
. Article publié dans *Ricochet-Jeunes*, par Gaëlle Farre

(...) « *Dans la vraie vie, quand on a neuf ans et qu'on est très malheureuse, on n'a rien d'autre à faire que pleurer. Alors, on finit par se lasser. Et c'est là que j'ai eu une idée. Ce cagibi, je n'en sortirai plus jamais.* »

Amy va rater la sortie de la classe en forêt de ce jour-là, être seule, entendre les bruits de la maison. Elle est d'abord très en colère puis se calme. Elle imagine ce que pensent ses parents, sa grande sœur. Elle se crée son espace à elle dans ce cagibi, elle l'aménage... Amy étonne sa famille car elle ne lâche pas prise, elle résiste et se tient à sa décision durant plusieurs jours. Des jours durant lesquels la famille d'Amy se remet en question. La crise d'Amy et son retranchement dans le cagibi est l'occasion pour toute la famille de se retrouver. Le cagibi devient lieu de réunion, où les 4 membres de cette famille se réfugient, seul à seul, à deux ou tous ensemble.

◆ *Plein Hiver*, roman, Actes Sud, 2014

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



Par une aube tranquille et glaciale, un jeune homme apparaît, seul, sur la route de Lisbon, dans le Nord des États-Unis. Aussitôt naît la rumeur qui bientôt envahit les rues de la ville : David Horn est revenu.

Quatre ans plus tôt, le garçon de quatorze ans n'est pas rentré d'une soirée comme les autres au cours de laquelle, en compagnie de sa petite bande, il avait refait, rageur, le tour d'un univers étriqué circonscrit par la montagne, le ciel pâle, une rivière minuscule. Son retour perturbe l'équilibre de la communauté, qui s'était resserrée sur son absence, et suscite plus de méfiance que d'enthousiasme.

Celui qui revient peut-il être le même que celui qui est parti ? *Plein hiver* explore cet espace blanc de l'identité à petites touches précises qui pénètrent peu à peu le mystère des personnages. Sur le temps qui passe et les rêves plus grands que l'Amérique, sur les éloignements nécessaires et la méconnaissance de ceux qu'on aime, Hélène Gaudy compose un roman fiévreux, trouble comme les blessures d'enfance, qui dessine la cartographie d'adolescences en suspens.

Extrait de presse :

. Article publié dans *Lire*, mars 2014

Dans ce troisième roman, le plus accompli à ce jour, Hélène Gaudy joue parfaitement avec une mythologie américaine littéraire et cinématographique. Avec un décor qui rappelle parfois le *Twin Peaks* de David Lynch ou le *Top of The Lake* de Jane Campion. Avec une réflexion sur l'ennui, l'attente, le désir et le temps à part de l'adolescence. *Plein hiver* est traversé d'un bout à l'autre par la torpeur, la tension.

. Article publié dans *L'Humanité*, 20 février 2014, par Alain Nicolas

(...) La fascination de *Plein hiver* ne tient pas seulement par sa pénétration et son art de créer, comme on dit, une "atmosphère". Hélène Gaudy s'attache à tout ce qui s'ajuste mal, à ce qu'on devine de malaise sous les apparences, aux destins pris dans les glaces de la dérisoire Atlantic River, trop loin du Tage et de la grandiose baie de son homonyme océanique. Mais les mots peuvent donner à ce comté grand comme un timbre poste la dimension d'un monde qui restera inexploré.

. Article publié dans *Le Matricule des Anges*, 2014

Le fossé entre les générations, la solitude, la jeunesse perdue, l'isolement, les non-dits, une violence larvée, parfois perverse : très visuel, *Plein hiver* appelle des images de *Fargo* des frères Cohen ou du *Ruban blanc* de Michael Haneke. Un désespoir immaculé, inéluctable, que le retour de David ne parvient pas à apaiser et sur lequel planent tous les soupçons.

. Article publié dans *Livres Hebdo*

Hélène Gaudy signe un vrai faux roman américain sur le mystère d'une réapparition. Celle de ce héros "en creux" (David n'est finalement composé que des fantômes de ceux qui l'attendent et l'aiment) est également le mystère du passage de l'adolescence à l'âge d'homme.

◆ *Une île, une forteresse*, roman, éditions Inculte, 2016

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



« Rien de ce que j'avais imaginé n'est vrai. Sans la parole pourtant fragile, le lieu ne m'aurait rien dit de ce qui s'y est passé. »

Ancienne forteresse militaire devenue antichambre d'Auschwitz pendant la seconde guerre mondiale, faux « ghetto modèle » immortalisé dans un film de propagande nazie, Terezín est aujourd'hui un lieu de mémoire paradoxal, une ville dont chaque logement a été une prison.

En évoquant les destins de ceux qui y ont été enfermés, en recueillant les témoignages d'anciens déportés, d'habitants actuels, Hélène Gaudy enquête, arpente, creuse le rapport ambigu de cette ville à l'image et au mensonge. Elle dépeint par petites touches, avec une grande subtilité, le paysage et les sensations qui en émanent, mais aussi les strates historiques et les expériences humaines dont il est traversé.

Extrait de presse :

. Article publié dans *L'Humanité*, 24 mars 2016, par Alain Nicolas

(...) Hélène Gaudy conduit son enquête auprès des habitants tchèques de la ville, anciens et actuels, des survivants et de leurs enfants, sur place et en France, à Drancy et Bobigny en particulier, qui pour les Français fut la gare de départ. On y entend ainsi Georges-Arthur Goldschmidt, le traducteur de Kafka, de Nietzsche et de Peter Handke, parler de son père, peintre, pasteur de la communauté protestante du camp, mort peu de temps après sa libération. On y croise Seebald, dont le personnage d'Austerlitz, enfant juif tchèque mis à l'abri en Angleterre, se rend à Terezin sur les traces de son passé, et Desnos, qui y mourut.

De l'étoile double, véridique et mensongère, Hélène Gaudy avoue n'avoir rien vu que ce manque à voir que seule comble l'écriture. Elle fait de Terezin « quelque chose qu'on croyait lointain et qui quelque part nous ressemble ».

. Article publié dans *La Cause littéraire*, 25 avril 2016, par Benoît Artige

Il y a des « lieux que leurs noms précèdent, dont l'ombre occulte la réalité géographique, humaine ». Terezín est de ceux-là : sous le III^{ème} Reich, cette ancienne forteresse militaire située à une cinquantaine de kilomètres de Prague a servi de camp d'internement et de transit pour des milliers de Juifs d'Europe de l'Est. Dans une opération de propagande inédite, les nazis en ont fait un « ghetto modèle » pour rassurer l'opinion internationale sur les conditions de détention des prisonniers bientôt déportés vers les chambres à gaz. Désormais lieu de mémoire et toujours lieu de vie, la ville semble entretenir un rapport ambigu avec le leurre et la dissimulation : offrant une image faussée, lacunaire à ceux qui essayent de la comprendre, elle semble se faire passer « pour ce qu'elle n'est pas ».

C'est sur ce rapport complexe de Terezín à la vérité et à la mémoire qu'Hélène Gaudy dans *Une île, une forteresse* a choisi d'enquêter en séjournant à plusieurs reprises dans la ville et en allant à la rencontre de ses habitants. Sur place, elle doit composer avec la barrière de la langue, mais aussi avec les apparences trompeuses, les silences et les non-dits : être à Terezín « c'est se faire balader par ceux qui y vivent, subir des détours et des contradictions ». Alors, pour compléter ses recherches, elle consulte les archives d'époque et les travaux d'historiens, interroge les derniers survivants. Mais les fragments qu'elle rassemble n'arrivent pas à constituer de Terezín une image complète.

Or, la grande réussite de ce livre tient dans cet « interstice » où « poussent les hypothèses, les récits, les méandres » et qui laisse à la littérature une place pour tenter de dire ce

qu'un travail d'enquête, même documenté et rigoureux, ne pourrait seul saisir : le mystère d'un lieu, la polyphonie des voix qui s'y sont fait entendre, la mémoire qui brûle encore sous les cendres éteintes. Terezín est une « *ville qui suscite sa propre écriture, curieuse et empêchée, oblique, soumise aux aléas et aux réminiscences* ». En parler, c'est donc nécessairement faire œuvre littéraire, c'est-à-dire prendre le risque de se perdre en s'engageant dans des directions inconnues.

C'est aussi s'éloigner parfois de son sujet pour mieux y revenir. Hélène Gaudy choisit d'arpenter d'autres espaces tout aussi marqués par la tragédie afin de donner plus de résonance à son propos : Drancy qui nous rappelle avec justesse que d'autres Terezín ont existé près de nous, Birkenau dont la description constitue l'une des pages les plus émouvantes et les plus belles du livre (« *Les traces sont partout mais on ne peut pas les voir. Elles sont le paysage, elles le font. Birkenau est un bois édifié sur des cendres, nourri de cendres et pourtant, c'est un bois. Un petit lac. Ils sont indissociables, les morts, du paysage* »). On est à la fois saisi par la précision avec laquelle l'auteur décrit l'horreur de la tragédie qui s'est jouée dans ces lieux mais aussi par l'obstination avec laquelle elle cherche à retrouver des bribes d'humanité à travers les personnes rencontrées et les paysages traversés.

A travers ce cheminement obsessionnel autour de ce « *cœur opaque inaccessible* », se dessine au fil des pages une quête personnelle de l'auteur dont on devine combien elle a pu être longue et difficile. Toutefois, l'écriture, étonnamment fluide et sereine, n'en laisse rien paraître. Malgré son sujet, *Une île, une forteresse* est un livre lumineux, que hantent comme des lumières vacillantes dans une nuit opaque écrivains et poètes (W.G. Sebald, Robert Desnos, Georges-Arthur Goldschmidt), un livre dont la lecture fascinante provoque en nous un sentiment étrange et inconnu : « *un apaisement et une colère, quelque chose qui mêle les deux* ».

. Article publié dans *La Croix*, 20 janvier 2016, par Fabienne Lemahieu

Au plus près des images, dont elle traque les interprétations fallacieuses mises au service de l'entreprise de destruction nazie, à la recherche des signes troubles du passé – « *puisque même les traces peuvent devenir mensongères selon qui les exhume et qui les met en scène* » –, elle croise, sans pathos, les sources et les regards portés sur cette ville polymorphe. Dans cette sinistre vitrine destinée à tromper l'opinion internationale sur le sort réservé aux Juifs, elle scrute encore l'interpénétration du paysage et du langage qui le désigne – « *Les mots changent de couleur, de sonorité, de poids. Quand on passe cette porte, même le langage se transforme.* » Et de cette multiplicité de voix et de visages émerge la singulière géographie d'un lieu mouvant, « *incarnation architecturale* » de l'Holocauste et de la solution finale, dont les « *différences avec les camps d'extermination en font l'un des maillons qui permettent leur existence, un alibi et une étape* ».

Contacts :

Centre Régional du Livre de Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTÉ Régional
DU LIVRE